

On mande de Rouen, 7 février: Une nombreuse réunion d'industriels a eu lieu aujourd'hui. La réunion a protesté contre les tarifs du traité franco-anglais relatifs aux matières et elle a voté la résolution suivante: Considérant que ces tarifs sont contraires à ceux votés par l'Assemblée nationale et en contradiction avec les principes de la loi du 26 juillet, la réunion décide qu'elle appuiera la demande d'enquête présentée par la chambre de commerce de Rouen.

MÉTIER COMPOSITEUR DE TISSUS, ÉCHANTILLONNEUR ET METTEUR EN CARTE AUTOMATE. M. Edouard Grand, professeur de tissage à la Société industrielle d'Amiens, vient d'inventer un métier destiné à exciter vivement l'intérêt des fabricants d'étoffes et surtout des directeurs et contre-maîtres chargés de la composition de tissus nouveaux. Ce métier comprend, à vrai dire, quatre inventions distinctes: Un battant compositeur; Une mécanique Jacquard transformée; Un système d'empoutage mathématique; Et une machine à imprimer.

Le battant compositeur peut être assimilé à un train de wagons dont les uns auraient sur portière ouverte et les autres leur portière fermée. Qu'on suppose, maintenant, ce train porté sur un rail placé lui-même sur un support oscillant; Qu'on admette que les wagons pourront venir présenter leur portière (ouverte ou fermée) à de gigantesques aiguilles agissant sur d'énormes crochets Jacquard; Qu'on se figure enfin que, par un mécanisme des plus curieux, le train puisse avancer ou reculer suivant certains parcours imposés par une loi mathématique des plus simples. On aura une idée du principe sur lequel repose la construction de cet ingénieux appareil.

Nous avons déjà signalé le Transpositeur imaginé par M. Gand. Ce dernier appareil était, sous forme d'embryon, l'idée féconde que l'auteur vient de développer et de perfectionner.

La mécanique Jacquard, totalement transformée, sert à fournir un nombre de modules ou multiples, contenant la plus grande quantité possible de facteurs; ce qui permet d'avoir, pour base de mise en carte, un nombre considérable de chiffres de répétitions.

L'empoutage de la tire dans la planche d'arcades permet de changer à volonté les rapports de répétitions, sans qu'on ait à toucher à quoi que ce soit dans la tire, si dans la chaîne. La Jacquard contient des appendices qu'il suffit de déplacer pour obtenir ce précieux résultat.

Deux cadrans marchent pendant l'opération: L'un (le calculateur) indique les chiffres sur lesquels on devra porter la pointe de l'aiguille de l'autre cadran (l'impulseur) pour déplacer mathématiquement le train des pistons qui ont été pris ou laissés préalablement d'après la lecture d'une dute écrite sur une règle quadrillée. Cette dute est dite primordiale ou génératrice.

Chaque dute génératrice peut donner naissance à un nombre infini de combinaisons d'armures-tissus.

La machine à imprimer simultanément le plan quadrillé et le pointage instantané de l'armure-tissu est sous la dépendance de la Jacquard, comme cette dernière est sous la dépendance du battant compositeur. C'est la Jacquard qui fait la composition typographique de la texture engendrée, et c'est la

machine à imprimer qui la fixe sur papier, pendant que l'opérateur tisse l'échantillon de cette même armure.

Ajoutons que le métier de M. Gand fonctionne parfaitement, et que l'auteur se fait un plaisir de faire ses expériences devant les manufacturiers que cette découverte intéresse.

Nous attendons que deux rapports, dont est chargée une commission spéciale, soient faits pour décrire plus complètement la synthèse mécanique du professeur de la Société industrielle d'Amiens.

Nous sommes d'ailleurs bien heureux d'avoir les prémices d'une invention vraiment merveilleuse, appelée à donner un nouvel élan à l'une de nos plus grandes industries. (Les Mondes.)

ROUBAIX ET LE NORD DE LA FRANCE

A propos du procès intenté par un négociant de Roubaix à un négociant d'Amiens qui lui avait vendu comme œuvre de Rubens un tableau sur l'authenticité duquel se sont depuis élevés des doutes, le tribunal d'Amiens a reconnu le droit de l'acquéreur de faire annuler la vente si cette non-authenticité était démontrée, et il a remis au tribunal de la Seine la désignation des experts pour l'examen du tableau.

Une fois arrivés à leur corps, quelle sera la position faite aux volontaires d'un an? Une commission a été nommée par le ministre de la guerre pour étudier cette importante question. Les propositions de cette commission n'ont pas encore été publiées; toutefois, nous sommes en mesure de donner à ce sujet quelques indications. Les volontaires sont en premier lieu habillés et équipés; ils recevront des effets strictement réglementaires, sans aucune marque distinctive; le seul avantage qui leur sera fait (et la somme versée par eux est assez élevée pour justifier cette faveur) sera de ne recevoir que des effets d'habillement entièrement neufs.

Ils seront ensuite répartis entre les diverses compagnies, batteries ou escadrons du corps auquel ils appartiennent, soumis aux mêmes obligations de toute nature que leurs camarades du même rang entrés dans l'armée par une autre porte; mais, outre le service habituel, ils seront fréquemment réunis pour y recevoir un enseignement militaire spécial sous la conduite d'officiers choisis et désignés à cet effet. Du reste, une grande latitude sera laissée aux chefs des corps relativement à la direction à donner à l'éducation des jeunes volontaires, et la comparaison des résultats obtenus permettra de choisir, entre les divers systèmes employés, celui qui aura été jugé le meilleur.

Au bout d'un certain temps, les volontaires d'un an pourront être nommés caporaux ou brigadiers et en remplir les fonctions. Ils seront également appelés à faire fonction de sous-officiers, mais ils ne seront revêtus définitivement de ce titre qu'après avoir satisfait aux examens de fin d'année prévus par la loi, et nous croyons savoir que les programmes de ces examens, résumant les matières de l'enseignement militaire donné aux volontaires, présenteront d'assez sérieuses difficultés. (ECHO DU NORD)

Voici comment un journal résume les faits de cette honteuse et lamentable affaire du jardin de la citadelle de Lille dont les débats vont s'ouvrir lundi devant les assises à Douai:

Il y avait à Lille une bande d'audacieux débauchés qu'une longue et incompréhensible impunité a enhardis au point que pendant quatre ans ils ont commis les mêmes crimes sur les mêmes promenades publi-

ques, sans même attendre toujours que la nuit les protégeât de son ombre. Ils s'étaient réunis en une véritable association, et aujourd'hui la justice reconnaît qu'elle n'a pu mettre la main que sur un petit nombre de ces malfaiteurs, le voisinage de la frontière leur rendant la fuite facile.

Quels étaient ces hommes qui auraient fait dans la population féminine de Lille plus de 500 victimes? Des ouvriers, des tisseurs, des dévideurs; l'un d'eux est maître de gymnastique; un autre est proposé de l'octroi de Lille. Ces hommes sont jeunes; deux d'entre eux ont 18 ans; les autres ont de 25 à 35 ans.

Ce qui faisait la force de ces malfaiteurs et ce qui peut jusqu'à un certain point expliquer l'étrange inaction de la police lilloise, c'est que les malheureuses victimes de ces infâmes attentats se gardaient bien de se plaindre; elles pleuraient leur honte et ne la répétaient à personne, pas même toujours à leur mère. Depuis que la justice a pénétré le mystère de ces débauches, elle a rencontré dans le mutisme obstiné des victimes un obstacle longtemps insurmontable. Quelques-unes de celles-ci sont tombées dans la prostitution; d'autres, qui n'ont pu se consoler, ont demandé au suicide la délivrance de leur chagrin. Rien que pour ce motif l'audience ne pourra pas être publique.

Pour comprendre comment tant d'attentats ont pu être commis, il faut savoir que Lille, depuis l'agrandissement de ses fortifications et de son enceinte, offre une série de promenades éloignées du centre de la ville à la fois si élargies et si accidentées, coupées qu'elles sont par le relief des glacis des bastions, qu'elles offrent des facilités particulières pour la perpétration du genre de crimes dont tant de femmes ont été les victimes.

Sur chaque rive du canal de la Duedé (qui coule entre la ville et la citadelle) s'étendent des promenades qui sont, du côté de la ville: les allées de l'Esplanade, les jardins de Vauban; du côté de la Citadelle: l'allée des Maronniers, le Champ de-Mars, et enfin le Bois de Boulogne. Cette dernière promenade n'est pas un bois proprement dit. Etablie sur les fortifications même de la Citadelle, elle offre des massifs d'arbres, monte avec les remparts, descend avec les fossés, dont quelques-uns forment pièce d'eau, et présente ainsi sur divers points des recoins solitaires et à l'abri du regard. Ensuite de la promenade du Bois de Boulogne, qui se prolonge jusqu'à la nouvelle enceinte, est la promenade dite du préfet, établie sur les glacis extérieurs de la Citadelle et de la place et très-éloignée de toute habitation.

Les membres de l'association poursuivie aujourd'hui, s'étaient concertés pour attaquer les femmes, les séparer violemment de ceux qui les accompagnaient, les entraîner et abuser d'elles. Ah! ici, une réflexion viendrait à tous les esprits; comment tant d'hommes ont-ils eu la lâcheté de se laisser arracher les femmes placées sous leur protection? Il en est qui ont eu le courage de résister à ces bandits; l'un d'eux a même payé de sa vie la résistance qu'il a opposée, et même d'est ce dernier crime qui a fait tout découvrir.

C'était un jeune fiancé qui était allé avec sa promise s'asseoir sur un des bancs de cette promenade du bois de Boulogne. Les malfaiteurs se précipitèrent sur eux, les séparèrent, déclarant qu'ils les arrêtaient au nom de la loi — car ces misérables se faisaient pour des agents de l'autorité; la police municipale de Lille leur faisait beau jeu. On ne la voyait jamais. — La fiancée échappa, mais on retrouva le cadavre d'Adolphe Havez dans le canal, où il avait été précipité après avoir été étranglé.

C'est alors que, sous le coup de l'émotion produite par ce dernier crime, les révélations arrivèrent, et qu'enfin la justice fut mise sur la trace d'une affaire dont la police ne paraissait pas se douter, et qui a pris des proportions qu'on ne soupçonnait pas.

Les douaniers de service au pont Duriez ont arrêté, hier, Jules Carrette, fileur, âgé de 26 ans, domicilié à Tour-

coing, pour avoir été trouvé porteur d'une charge de 25 kilos de tabac.

Le même jour, les douaniers du poste de Leers se sont emparés de la personne d'un fraudeur assez connu, nommé Désiré Chocqueux, domicilié à Roubaix.

La charge de tabac qu'il portait au moment de son arrestation, ne pesait pas moins de 30 à 35 kilos.

Le 5 février dernier on vint avertir la gendarmerie de Douai que le nommé Jean-Baptiste Delannoy, condamné à mort, se trouvait chez le sieur Lagache Louis, propriétaire à Raches (hameau de Montecouvé), en compagnie de Noël Désiré et Olivier Gustave, deux de ses acolytes.

Immédiatement, les gendarmes et le maréchal-des-logis se mirent en route et cernèrent la maison Lagache, trois d'entre eux mirent pied à terre et entrèrent dans la maison pour faire des recherches.

Le maréchal-des-logis aperçut alors Delannoy armé de revolvers, d'une épée et d'une lance, qui sortait par la porte donnant accès sur la cour. Le bandit faisant feu sur lui, prit la fuite à travers champs, laissant entre lui et le maréchal-des-logis une voiture qui passait, ce qui empêcha celui-ci de riposter immédiatement.

Un gendarme fit feu sur Delannoy sans l'atteindre. A ce moment le nommé Noël Désiré parut, aussi armé comme Delannoy, et suivit en courant ce dernier. Tout la troupe se mit à leur poursuite et les cerna dans le marais de Roost-Warendin. Les chevaux ne pouvant y pénétrer, deux gendarmes descendirent, tandis que les autres prenaient les chemins de communication pour pouvoir les placer entre deux feux.

Delannoy était parvenu après bien des poursuites à se soustraire à la vue des gendarmes, dans le bois de Roost-Warendin, quand le maréchal-des-logis l'aperçut blotti dans un fourré dirigeant sur eux le canon d'un revolver. Il se jeta immédiatement de côté en criant à son camarade de faire la même chose, mais ce dernier n'en eut pas le temps et une balle lui fit sauter l'index de la main. Puis des coups de feu furent échangés et durant cet intervalle le bandit s'enfuit de nouveau. Il traversait les fossés plein d'eau, ce qui mit entre lui et les gendarmes une certaine distance, qui lui permit de changer d'habits avec le nommé Olivier Gustave, venu pour le secourir. Ce dernier, ayant été pris pour Delannoy, toutes les poursuites furent dirigées contre lui et il ne tarda pas à être arrêté.

Mais on aperçut quelque temps après Delannoy, sur la route qui conduit à Lille. Sommé de s'arrêter, il répondit en menaçant de nouveau de ses armes, et il y eut encore échange de coups de feu, jusqu'au bois de Plines. Les gendarmes le suivirent pendant plus de 4 kilomètres en échangeant toujours des coups de feu, mais la nuit survint et ils furent obligés d'abandonner la chasse.

D'après des informations qu'ils ont reçues le lendemain, Delannoy serait blessé. On a trouvé dans l'auberge du sieur Lagache des vêtements et divers objets ayant appartenu aux bandits.

Noël a aussi échappé, les poursuites étant toutes contre Delannoy. (Journal du Nord.)

ALMANACH DE ROUBAIX POUR 1873

Renseignements généraux, Administrations, Postes, Télégraphes, Chemins de fer, Voitures publiques, Tarifs, etc., etc. PRIX: 20 CENTIMES Librairie ALFRED REBOUX, rue Nain, 1.

NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR M. LE DOCTEUR LIAGRE

Lue à la société d'émulation de Roubaix dans sa séance du 21 décembre 1872.

Le 22 novembre 1872, un an presque jour pour jour après la mort de Monsieur Pierre Molle, de vénérable mémoire, s'éteignait à Roubaix un autre ami des pauvres, une âme supérieure aux instincts vulgaires, un homme qui, dans ses diverses fonctions, a été durant toute sa vie l'homme du devoir. — En consacrant ces lignes à la mémoire de regrettable Monsieur Edouard Jean-Baptiste Pierre Liagre, ce n'est pas du docteur, du praticien consciencieux et éclairé que nous avons dessein de parler ici, une voix plus autorisée que la nôtre; un de ses confrères justement estimés a rendu à M. le docteur Liagre, sur le bord même de sa tombe, un suprême et public hommage, nous voulons parler de l'homme de bien, du chrétien convaincu, et nous envisagerons sa carrière trop courte mais si bien remplie; à un triple point de vue: son arbitraire, sa charité dans le commerce ordinaire de la vie — son dévouement comme médecin, comme membre et ancien Président de la société de Saint-Vincent-de-Paul — son amour des lettres, cette passion de toutes les âmes élevées, comme membre et président de la société d'émulation de Roubaix; heureux si, en ces quelques pages consacrées à la mémoire de notre cher et vénéré président, nous pouvons mettre en lumière ses caractères aussi doux qu'indépendant, celle aussi qui tout sa vie, n'a eu qu'un seul objectif: le devoir.

Né à Lille le 10 mars 1814, Edouard Jean-Baptiste Pierre Liagre, bachelier à l'âge de 18 ans, fut admis à l'école militaire de médecine de Lille. Le Val-de-Grâce à Paris, l'hôpital militaire de Nancy furent successivement le théâtre de ses débuts dans les graves fonctions de chirurgien, mais bientôt c'était sur la terre d'Afrique, au sein d'une vie plus active, dans les camps que son cœur se sentait plus à l'aise. Liagre devait poursuivre une carrière qui est pour les âmes élevées l'apprentissage du dévouement. Il passa en Algérie les années 1838 et 1839. Pendant son séjour, il fut chargé du service de santé au camp de Ma-Allah, entre Alger et Sétif. — Ce camp était dans une situation tellement insalubre que, tous les mois, les compagnies qui les composaient étaient changées, mais Liagre, comme on le sait, est un homme de courage et de poitrine; le cœur qui, trente ans plus tard, devait être la source du dévouement et le témoin pendant l'invasion du choléra à Roubaix, Liagre resta au camp pendant trois mois. Enfin, ses forces furent son courage, il tomba très gravement malade et fut transporté à Constantine. Dieu réservait cet homme de bien à d'autres destinées et sa maladie n'eut heureusement pas la triste issue que tout faisait prévoir. La faveur humaine ne lui manqua pas non plus dans ces douloureuses circonstances. Le duc d'Orléans, passant à Constantine pour effectuer le premier trajet de Constantine à Alger, prodigua les plus grands soins au jeune chirurgien qui ne tombait pas, il est vrai, sur le champ de bataille, mais qui cependant se mourait victime de son héroïque dévouement. Liagre avait l'âme trop haute pour être sollicité. Le duc d'Orléans s'en alla; la pluie de ses félicitations ne le laissa rien après elle.

En janvier 1840, M. Liagre revint en France. C'est à Dunkerque, à Versailles, puis à l'hôpital du Gros-Cailloc, à Paris, qu'il poursuivit sa carrière avec la modestie et le désintéressement qui ont été les caractères de toute sa vie.

leurs bonnes presque aussi bruyantes. La musique se faisait entendre auprès du bassin. Les cuillers et les soucoupes résonnaient au Café de la Rotonde; l'heure du dîner n'était pas encore arrivée, mais les tentures des restaurants effraient un étalage superbe de poires et de pêches gigantesques. George Vane permit à sa fille de s'arrêter longtemps devant tous les magasins. Il était bien un peu honteux de l'exubérance de son plaisir et de son enthousiasme sans gêne, parce que le haut ton que le vieillard affectait encore dans sa pauvreté défendait de laisser percer une satisfaction quelconque en face de pareilles bagatelles; mais il ne se sentait pas le courage de gêner le bonheur de sa fille, qui lui procurait un plaisir étrange en se suspendant à son bras et en le regardant en face avec des yeux qu'animaient une joie innocente.

Ils finirent par quitter le Palais-Royal avant que la moitié de ses merveilles eussent été examinées, au dire d'Éléonor, et prirent la rue Richelieu pour aller place de la Bourse, où la curieuse compagnie de M. Vane regarda attentivement les portes du théâtre qui fait face au grand temple du commerce.

« Oh! père, dit-elle, comme je voudrais bien aller au spectacle ce soir. » Miss Vane avait assisté souvent à des drames anglais pendant son séjour à Chelsea, car le vieillard connaissait quelques-uns des directeurs de Londres qui, se souvenant de lui, lui ouvraient de

temps en temps leurs loges avec bienveillance.

Mais les théâtres de Paris étaient pour Éléonor quelque chose de mystérieux et de délicieux à la fois, car ils étaient étrangers.

« As-tu des billets ici comme à Londres, père? » lui demanda-t-elle.

M. Vane haussa les épaules. « Non, ma chère, ce n'est pas tout à fait aussi facile. Je connais un des peintres en décors de l'Ambigu, garçon très-habile, mais il n'a pas souvent de places à donner. Ecoute, Éléonor, je vais te mener ce soir à la Porte-Saint-Martin... pourquoi te refuserais-je ce plaisir innocent?... Oui, nous irons, à moins que... »

George Vane s'arrêta, et sa figure s'assombrit, il redevenait tout à fait vieux; son air de jeunesse dépendait entièrement de sa légèreté de caractère en lutte avec l'âge. Dès que sa gaieté disparaissait, il redevenait ce qu'il était réellement, un vieillard.

« A moins que quoi, cher père? dit Éléonor. »

« J'avais un rendez-vous pour ce soir, ma chère, avec... avec deux messieurs qui... mais je n'irai pas. Je te conduirai au théâtre. Je puis t'accorder ce plaisir. »

« Merci, cher père; tu ne m'es jamais rien refusé, mais je ne suis pas égoïste au point de le faire manquer à un rendez-vous; il vaut mieux tenir parole. »

« Non, non, mon enfant... cela...

vaudrait mieux... dis-tu... peut-être... non... je te mènerai à la Porte-Saint-Martin. »

M. Vane parlait avec hésitation; sa figure n'était pas encore redevenue sérieuse. Si sa fille eût été moins occupée à contempler les boutiques parisiennes et la foule qui circulait autour d'elles, elle aurait remarqué certainement le changement qui s'était opéré chez son père idolâtre.

Mais elle ne vit rien, son bonheur l'absorbait complètement. Ce jour glorieux où elle avait été réunie à lui, lui paraissait réellement le commencement d'une vie nouvelle. Le regard rétrospectif qu'elle jetait sur son existence routinière de la pension était un regard d'étonnement. Était-il bien possible que la veille encore elle eût été à Brixton à écouter les petites élèves récitant d'un ton naïf leurs leçons sur l'histoire de Guillaume le Conquérant, Buenos-Ayres, la manufacture de bougies, et les neuf parties du discours?

Ils circulèrent sur les boulevards jusqu'à six heures, et montèrent ensuite l'escalier bien éclairé d'un restaurant du boulevard Poissonnière, où Éléonor vit son image reproduit par tant de glaces qu'elle fut effrayée des répétitions à l'infini de ses beaux cheveux et de son chapeau blanc.

Les longs salons étaient pleins de dîneurs affamés qui relevaient la tête et oubiaient leurs fourchettes en regardant passer la jeune Anglaise.

« Nous dinons à la carte, ici, lui dit tout bas son père; c'est jour de fête, je veux t'offrir un dîner de premier choix. »

M. Vane trouva une table vacante dans l'embrasure d'une croisée. La maison faisait le coin du boulevard, et la fenêtre avait vue sur la voie populeuse qui court vers la Madeleine. En apercevant ainsi le boulevard dans toute sa splendeur et pour ainsi dire ses pieds, Éléonor faillit crier de plaisir, mais son père était trop affairé avec le garçon et la carte pour s'occuper d'elle.

M. Vane était un épicurien et se piquait de savoir commander un dîner. Il déployait maintenant beaucoup de finesse dans l'arrangement de son repas, car la pauvreté lui avait enseigné tous ces petits moyens diplomatiques à l'aide desquels on fait aller de front l'économie et l'extravagance. Il demanda tel et tel plat pour un avec l'intention d'en offrir le moitié à sa fille. Quelques hâtes d'Ostende, une purée Grecy, un pou de filet de bœuf aux olives, une sole normande, un demi-poulet rôti et une charlotte Florentine, tel fut le menu de son dîner.

Il y avait bien longtemps qu'Éléonor n'avait assisté à un des dîners épicuriens de son père, aussi fit-elle honneur à celui-ci, malgré les distractions variées que lui offrait le boulevard.

Les plats se succédèrent lentement, car les garçons avaient beaucoup de monde à servir, et le soleil était bien bas dans le ciel sans nuages quand M. Vane

et sa fille sortirent du restaurant.

Il faisait presque nuit, les lumières commençaient à briller au milieu d'un brouillard blanc et suffocant, car la chaleur était devenue plus intense à mesure que le jour avait décliné. Les parisiens, assis à de petites tables en nombre devant les cafés, se servaient de leurs journaux en guise d'éventail et buvaient avec acharnement toutes sortes de bruyères glacées. Par un soir pareil, on ne devait pas avoir autre chose à faire que de manger des glaces chez Tortoni.

La suite au prochain numéro.

ABONNEMENT AUX JOURNAUX On s'abonne sans frais aux journaux de Paris et de l'étranger à la librairie du Journal de Roubaix, rue Nain, 1, Roubaix.

MODES

Mesdames, Je prends la liberté de vous informer que je viens de recevoir un magnifique choix de MODELES DE PARIS, ainsi que des FORMES DE TOUTS GENRES, pour chapeaux ronds et fermés; feutres, velours, rubans, fleurs, plumes d'autruches et fantaisies, ornements de ais, tout en genres de voilettes, nœuds et coiffures. N'ayant rien négligé pour plaire à ma nouvelle clientèle, j'espère qu'elle m'honorera toujours de sa confiance. Dans l'espoir de votre visite, Agréés Madames, mes salutations empressées. P. DEBOLLY, rue Pellart, Roubaix.